

Mekoul Israël Jacob Baruc

LE GOUT DES KOLAS

Roman

Chapitre 1 : LES KOLAS DE YAOUNDE

- Une kola bafia, s'il te plait mon petit, avait clamé un passant.
- J'arrive boss ! avait souri le petit vendeur.

Il était pratiquement neuf heures et demie ce vingt-huit octobre. Le soleil, bien qu'entrecoupé par de gros nuages sombres s'imposait déjà dans ce ciel paisible et bleu. Les toits des maisons, refroidis par les grosses intempéries laissaient monter des vapeurs d'eaux chaudes sous l'effet des rayons solaires. L'inertie des habitants, redevable aux nuits de plus en plus pluvieuses, se dissipait au profit d'un engouement inexplicable. Malgré le sol encore frais et les tables d'étalage trempées d'eau ruisselante, boutiquiers et sauveteurs s'affairaient de serpillères et de balais pour aménager les espaces leur servant de comptoirs. Leurs enfants ou leurs préposés transportaient les sacs de féculents, tiraient de gros paniers de fruits et les déposaient tout juste à proximité des comptoirs. Couchés sur des pagnes à même le sol, les plus jeunes ou nourrissons, expérimentaient la dureté de la vie ; seuls leurs petits sourires au client ou au passant témoignaient de la vitalité de leurs rêves encore enfouis dans leurs entrailles, eu égard à leur innocence. Faits d'assemblages de matériaux provisoires, badigeonnés d'épaisses couches de peinture jaune blanc, recouverts de vieux plastiques, percés par endroits, disposés sans mesure sur ces bois pourris, à un mètre vingt du sol, ces comptoirs supportaient malgré eux, des quantités de vivres dont l'écoulement variait et n'assurait jamais une recette probante de leurs commerçants. Ils venaient de tous les horizons. La liberté de commerce et d'entreprendre offraient à toutes ces personnes des chances de se livrer à l'activité commerciale. Même si parmi ces commerçants, il y en avait moins de droit que de fait, nationaux et étrangers, autochtones et allogènes, jeunes et adultes s'y livraient avec une assurance de se faire des profits. C'est là la magie du commerce. La foi des investissements, c'est la certitude d'un retour sur investissements. Non pas forcément le jour où on débute son commerce, mais durant le temps auquel on s'y livre. Car, faire le commerce, c'est avoir le cœur attaché à la patience et au sacrifice.

La commune ne s'ennuyait plus à trouver à ces commerçants de fait un espace plus commode pour écouler leurs vivres. Ils créaient ces places commerciales partout, sans tenir compte de la salubrité de la ville. Les agents communaux recouvraient néanmoins les taxes dus à l'usage de la place publique.

A cet endroit, un vent fort galopait dans l'espace, cognait les branches d'arbres, ébranlait les feuilles et les traînait au sol. Il s'élevait un nuage de poussières qui obstruait la vue aux piétons. Les arbres fruitiers, agacés, gesticulaient et ouvraient leurs troncs aux rayons solaires qui descendaient sur leurs têtes dans cet axe à circulation vive entre Bata Nlongkak-Emana de la ville de Yaoundé.

Au quartier Mballa 2, un petit vendeur, Raoul, la douzaine environ, teint clair, pesant quelque chose comme quarante kilogrammes, visage fade, tête rasée, vêtu d'un vieux tee-shirt blanc estampillée « pichichi » et d'une culotte déchirée par endroits, chaussant des babouches communément appelées « sans confiance », de couleur rouge, air naïf, quatrième d'une famille de six enfants, originaire de Bafang dans la région de l'Ouest du Cameroun, était un de ces petits vendeurs de la ville de Yaoundé qui lézardent les quartiers avec un plateau de gousses sur la tête. Lequel plateau était garni de toutes sortes de gousses aux effets aphrodisiaques: kolas, mbitakola, cancan, écorce d'arbre, parfois aussi des poudres d'écorces d'arbre. Pour faire ce commerce, il faut avoir l'ouïe fine et l'œil attentif comme celui d'un aigle ; car, il est question d'apprivoiser des clients qui s'apparentent à des proies. Et il est aussi question de ne pas rater un client qui vous apostrophe. Et comme Yaoundé a fabriqué de nombreux riches qui firent leurs débuts comme ce jeune homme avec un plateau sur la tête, alors l'activité est plutôt soutenue et ne fait plus de honte. C'est volontiers que les parents envoient en formation leurs enfants dans les rues. Ils y acquièrent la vigilance, l'audace, le courage et la patience. C'est aussi volontiers que ces jeunes enfants, filles comme garçons, rêvent qu'un jour, ils seront colloqués à l'enseigne de richissimes comme leurs idoles d'aujourd'hui.

Alors que le jeune homme s'avancait vers le carrefour Entrée Hôpital Jamot, il sentit qu'un client avait besoin de ses offres ; aussi, accourut-il pour le servir, avec un sourire trahissant son âge, même si celui-ci voilait une habitude qui s'apparentait à une corvée qu'il accomplissait malgré lui. Car à cet âge, on voudrait bien passer son petit temps, les matins à dormir, à jouer dans la journée ou aller à l'école et le soir, à s'attendre à un bon petit plat. Mais ce n'était pas le cas de cet enfant. Il avait appris de ses parents que la meilleure école n'est pas toujours théorique ; elle est plus pratique et c'est dans la rue qu'on l'apprend. Le chômage et le sous-emploi donnaient raison à de nombreux parents, et, naïfs ou conscients, de nombreux jeunes refusaient de prendre le chemin de l'école : long, hasardeux et incertain comme leur quotidien et leur futur.

Il fut donc interpellé par un client, Alphonse, que beaucoup appelait Bonaparte. Un homme d'un mètre quatre-vingt six par là, aussi rond et grand comme la tour de la CRTV, avait la cinquantaine par là. Yeux noirs, lèvres lippues, menton tombant, peau jaune du fait des huiles, portant une gourmette à sa main gauche, air coléreux, marié et appartenant à en juger par ses allures à la haute classe de la capitale. Pas si corpulent que cela. Portant une casquette griffée Nike qui lui recouvrait quasiment le visage. Une belle chemise amidonnée qui laissait entrevoir une large poitrine poilue, on eût dit le torse d'un gorille ; le bas, dans un jean bleu ciel. Une paire de tennis nike au pied et une Hyundai noire, vitres fumées, garée en bordure de la route. Il avait tout pour plaire et persuader ces longs yeux de jeunes filles, dont la vocation n'est que de se placer tous les jours

à certains postes de la ville pour attendre une apostrophe d'une de ses baleines de Yaoundé. Ces baleines, certes des mammifères, du fait de leurs postes importants ou de leur gros fric, mais, bien des requins, des carnassiers aux dents acérées dont les morsures broyaient chair et os. Mais, depuis que monsieur Alphonse était là où il était, ce n'était pas encore la nuit, mais le cœur du jour, l'herbe ne semblait pas être verte pour attirer un ruminant. Le jeu d'ailleurs en valait la chandelle. Car, ce n'était pas seulement les jeunes filles qui apprivoisaient les chics types ; les chics types aussi appâtaient les jeunes filles aux moyens de tout artifice frappant ; et rien à Yaoundé, ne gagne le cœur des jeunes filles que la carrure athlétique et la décoration qui orne cette carrure : beau sourire, parfum, chemise ouverte et surtout, véhicule de luxe. Monsieur Alphonse n'était pas un idiot ; loin de là. Il connaissait la mentalité dans les sept collines. Bon psychologue, sa renardise avait déjà flairé les attraits qui happent mieux que la langue de caméléon les mouches encore naïves ou feignant de l'être qui inondaient les coins chauds de Yaoundé.

Dans sa simplicité habituelle, il ne fit pas l'important, le bon monsieur. Il sortit de son véhicule et apostropha le petit vendeur. Il y avait de la vigueur dans son geste, et pourtant, se dégageaient une tendresse et une chaleur exceptionnelle. Comme disent les femmes, il était viril. – O Vous là ? On put découvrir sa belle dentition blanche qui donnait encore beaucoup de charme à son timbre. Sa voix tonna dans cet air où circule un vent parfois moins rapide que la course des véhicules. Les passants se retournèrent. Et comme son doigt plomba le petit vendeur, ce dernier alla avec précipitation vers lui. – Moi ? s'enquit-il avec inquiétude. Le client secoua la tête d'un air enfantin. Le vendeur lui présenta son plateau avec dévotion où étaient comme étagées de grosses gousses de kolas, de Mbitakolas et parfois des racines de toutes sortes.

Le client observa avec attention le plateau garni et farfouilla dans celui-ci au point de faire tomber certaines gousses par terre. Il choisit une kola qu'il estima à ses goûts. La mordit. Puis la recracha aussitôt.

- Ah ! Pourquoi ça glisse ? ce n'est pas là les kolas de Bafia ?
- Si mon père ! reprit le petit vendeur. C'est de la meilleure qualité.
- Eh ! Tu me prends pour un blanc, mon œil. Je connais ce qui est bon et ce qui ne l'est pas. Cherche-moi la bonne qualité qui ne glisse pas.
- D'accord mon père.

Puis, le petit vendeur qui avait posé son large plateau sur sa cuisse droite voulut le faire poser au sol qu'il se renversa. – Ô mes kolas ! Mon plateau ! cria-t-il.

- Maintenant, cher ami, reprit d'un ton sec le client, avant de ramasser tes bêtises-là, sers-moi d'abord. Je suis roi ou pas.
- Oui ! Oui ! dit le petit vendeur l'air effaré, comme l'agneau devant le loup.

Le petit vendeur était partagé entre ramasser ses gousses qui se logeaient dans la boue où jouaient des canetons et servir son impatient client. Mais il privilégia ramasser sa marchandise. Et au même moment, impatient et furieux, le client mit un désordre dans les gousses du petit vendeur, ne sachant finalement pas laquelle de ces gousses était celle originaire de Bafia. Puis, comme las de sa recherche, il se contenta d'une qu'il fendit aussitôt. – ouf ! Ca c'est de la merde. On dirait les kolas de Yaoundé. Bon, petit escroc, dit-il, je m'en vais.

Et voici, le client quitta les lieux, laissant derrière lui, un plateau en désordre et son vendeur entrain de farfouiller de son bâton ramassé en bordure de route, les quelques gousses qui avaient roulé maladroitement dans cette fange à canetons par l'eau ruisselante. Il y passa plus de trente minutes ; puis, ayant fini son ramassage, chercha un peu d'eau chez les coiffeuses d'en face. Lava ses gousses. Les essuya. Puis les rangea à nouveau sur son plateau avec une organisation aussi parfaite que l'ouvrage d'un expert. Le repositionna sur sa tête à coussin et reprit le chemin de sa vente. L'air toujours enjoué. C'était un enfant tout fait, cet enfant. La maltraitance ne brisait pas son sourire. De tels clients par jour, il en faisait des rencontres ; mais, sa mine n'avait jamais changé. Elle était toujours fraîche et tendre. Il ne fallait qu'un tel personnage pour couvrir de sa joie, les pleurs et les sillons de frustration qui font vieillir les visages des habitants de Yaoundé. C'était la jeunesse. L'enfance heureuse et joyeuse.

Cette scène se déroulait au niveau du quartier Mballa 2 et l'homme qui avait acheté la kola n'était rien d'autre qu'un des ministres de la République. Il était tellement maquillé que les coiffeuses qui coiffaient un peu plus haut de la route qui mène à Messa-si ne pouvaient le dévisager. Comme à leur habitude, elles avaient arrêté de vaquer à leurs occupations pour avoir de quoi alimenter leurs échanges dans la journée. L'information était néanmoins maigre, car, il n'eut pas de scandale.

Cet homme aimait bien les kolas. Celles de Bafia avaient ses préférences. Mais ce jour-là, faute de mieux, il se choisit celles de Yaoundé et s'en contenta.

Il est difficile de retrouver des kolatiers de Yaoundé ; car, la plupart des vendeurs clament à leurs clients : soit la kola de Bafia soit celle des Bamilékés. Mais jamais celle de Yaoundé. Ce soir-là, son Excellence fit une trouvaille.

Après cet évènement, le client prit la route de l'hôtel où il avait un rendez-vous avec Sophie, la sœur aînée de Jules. Le Hilton Hôtel. Ce grand bateau en fer et en béton qui fait la fierté des yaoundéens est situé au Boulevard du 20 mai ; c'est un paysage de repos pour de nombreux touristes et une source d'attraction pour les badauds. De nombreuses personnalités y séjournent souvent. Et bien des enfants de familles fortunées s'y livrent à des jeux à la piscine et au court de tennis.

L'homme qui partait pour le Hilton Hôtel et Jules étaient deux grandes personnalités de la République. Deux poids lourds. Deux ambitions et deux

ambitieux. Deux tempéraments et deux rêves de succession. Ils avaient tous lu les grandes histoires de succession et de dauphinat. Ils connaissaient mieux que quiconque, le scénario qui s'était produit au Cameroun. Chacun de son côté se préparait. Comme ils se détestaient ! Les ambitions de succession de tous temps ont toujours fabriqué leurs monstres. Et si la mort politique est l'apanage d'une politique moins inhumaine, la mort physique consacre parfois une politique animale. Chacun y allait de son expérience, de ses stratégies, de ses appréhensions, de son charisme. Mais, tous étaient arrivés à un constat : le choix d'un successeur semble être une affaire venant d'ailleurs. D'un ailleurs même que parfois, nul ne peut présager avec certitude. Car, la grande qualité de l'Histoire humaine, c'est de construire un parcours ici et d'en déconstruire là ; au point où, un profil clair ne se dégage pas souvent. Machiavel a été pendant longtemps considéré comme la référence ; mais, de nombreuses prises de pouvoir, le contredisent de nos jours. D'Alphonse et Jules, l'un convoitait la place de l'autre. Et l'homme de Modoumokala, monsieur Jules, sortait toujours vainqueur. L'amant de sa sœur, était inconsolable. Comme sur le plan politique, il n'avait pas pu renverser la tendance, il s'était décidé d'user d'autres méthodes. Il décida de courtiser la sœur aînée de son adversaire politique. Depuis que Monsieur Jules, frère cadet de Sophie, malgré son âge avancé, plus de soixante années, faisait partie des privilégiés du Prince, depuis qu'on lui disait malade, furent nés de nombreux courtisans et surtout des dragueurs. Ils étaient amoureux de tout ce qui appartenait à Jules. Ses épouses, ses enfants, ses plus proches amis, les membres de sa famille et surtout Sophie.

Tout le monde à Yaoundé savait la place qu'elle occupait dans la vie de son frère de ministre, cette Sophie. Personne dans les hauts lieux n'ignorait cette femme imposante et charismatique. On disait que son frère lui devait tout. Elle avait la sorcellerie positive. Celle qui veut du bien et le développement des gens et non pas celle qui tue.

Dans les luttes d'influence et de pouvoirs, il fallait bien chercher l'appât pour attraper le poisson. A songer à Sophie, il était difficile de s'imaginer qu'elle tomberait dans le piège des ennemis de son frère cadet.

La prudence qui encadre les rapports entre individus, devenus adversaires politiques, fait parfois oublier que la politique est une activité comme le sport ; et qu'on peut perdre aujourd'hui et gagner demain. Mais, le sport de la politique est le plus glissant de tous. Faire honte à l'autre, découvrir ses faiblesses et l'écraser marquent les angles de cette discipline sportive.

Ainsi, l'homme qui était adversaire politique de Jules était subitement tombé amoureux de Sophie et lui accordait d'extrêmes faveurs. C'était un amour vorace et ravageur. Il ne désirait plus rien d'autre que la personne aimée. La personne aimée, elle-même ne s'aimait plus. Elle était envahie et absorbée par l'autre. Ce qui est vrai, ce n'était pas l'amour agape. Cet amour sain qui ne vit que de l'Etre. Cet amour, c'était Eros dans toute sa plénitude. Il avait pris ses

marques : voyage de luxe, champagne, extravagance, habitudes dans des suites d'hôtel. Il vivait de plaisirs et se refusait à se poser sur la table de la conscience. Les deux amants avaient peur de la solitude. Si l'homme y avait trouvé une partie de plaisir, fécondée d'illusions, la femme, pour sa part, y avait posé les roses de sérieux, animée de merveilles. Elle avait en fait aussi peur tout comme son homme, de ne pas être aimée et de s'ennuyer à aimer le vent. C'est pourquoi, pour noyer ce vent, il fallait faire des choses qui occupent et volent comme le vin, les voyages et des achats de luxe. Elle ne s'était jamais laissé aimer. Elle s'aimait à peine et c'est pourquoi elle n'avait jamais pu écouter l'amour de son homme. Durant des années, il y était né comme une sorte de baraquement entre elle et l'amour. Mais, dans une société où les apparences comptent et où on dissipe les profondeurs de conscience, le jeu en valait la chandelle. Le jeu de l'amour, le jeu de la merveille et de l'illusion, le jeu entre Alphonse et Sophie.

Un jour, dans ce même hôtel Hilton, Jules, sortant d'une dédicace de livre où il avait été invité croisa sa sœur aînée et son ennemi politique qui prenaient l'ascenseur. Il s'arrêta. Alors qu'il voulait tendre la main à son collègue, celui-ci fila d'un coup, laissant les frère et sœur ensemble.

- Je ne veux pas cette compagnie ma sœur, dit Jules d'un ton respectueux. Ce n'est pas bon.
- Il m'a juste invitée. Calme-toi, je veux suivre ce qu'il va me dire. Rassura Sophie.
- Je l'espère ; tu sais que nous sommes dans un marécage. Et il faut faire attention avec les sourires et les menus cadeaux.

Jules avait confiance en sa sœur aînée. Mais il restait prudent. La puissance de persuasion des ennemis est parfois incommensurable, et c'est après coup qu'on se rend compte de ses erreurs. Jules était un homme avisé. Il avait la confiance du Prince. Par rapport à sa sœur, comme il lui devait tout, il s'était dit que c'est pour son intérêt qu'elle côtoyait son adversaire politique. Ils se séparèrent. Lui rentrant chez lui et elle montant au lieu de la rencontre.

Elle était simplement mise comme à ses accoutumées : une ballerine, une jupe marron et un beau corsage marron. C'était simplet. Mais ces vêtements coûtaient beaucoup d'argent. Sophie aimait le luxe. Mais pas l'extravagance. Quand on lui demandait entre américains et anglais, qui choisir, elle répondait : british.

Tout ce qu'elle faisait, elle le voulait british. C'était une bonne blagueuse. D'ailleurs, l'essentiel de ses messages circulaient pas des mots anodins. On lui disait avoir des qualités de renseignement. Mais elle était bien plutôt renfermée.

Il était presque six heures trente-huit minutes du soir lorsqu'elle emprunta l'ascenseur avec son amant qui mordait doucement un morceau de kola qu'il avait jalousement gardé dans une des poches de son jean.

Chapitre deuxième : LE VIN D'ARGENT

La compagnie entre Sophie et son amant ne datait pas d'hier. Au contraire, ce monsieur côtoyait cette femme libre depuis fort longtemps. Leur allure toujours bonne était un témoignage qu'ils s'aimaient et se faisaient mutuellement confiance. L'amant se plaisait à s'amuser avec Sophie dans des milieux parfois insolites. Ainsi, par exemple, on les voyait au Bois Sainte-Anastasie, jouant avec les papillons et les belles-de-nuit. Certes, ils faisaient semblant d'être discrets, mais la récurrence des jeux d'amour donna raison aux langues qui officialisaient cette union libre. Aucun des deux ne voulait ni s'afficher ni en faire un secret. C'était normal. Et ils géraient cette relation avec beaucoup de détachement et de philosophie. Même dans les villages les plus reculés, le bruit était parvenu aux perdrix des champs.

Le mot « Je t'aime » leur était devenu familier qu'il avait perdu de sa valeur auprès des jeunes tourtereaux qui venaient au Bois Sainte-Anastasie s'y essayer. Que pouvait valoir ce « Je t'aime » venant d'une relation adultérine ?

Quand on s'imaginait que cet amant était officiellement marié à une dame qui n'était pas une ménagère, c'est-à-dire, vouée uniquement à son intérieur et absente du milieu des affaires et des grandes réunions de charité, on se posait beaucoup de questions sur le sens du mariage et du respect du conjoint. Mais, le proverbe avait raison : quand on aime, on est fou et on viole les règles. Il n'y a que l'amour pour légitimer le désamour.

Ce soir, dans cette suite de l'hôtel Hilton, il devait être question des choses sérieuses. Sophie entra et trouva quatre personnes assises. Elles étaient masquées. Elles étaient bien costaudes comme des Sao. Noires. Plus noires encore, ajoutées à ces lunettes sombres et ces costumes funéraires. Elle l'avait sentie. Mais comme toujours leur lança : - Dites, je suis avec des guignols ou des masques ?

Les messieurs se mirent à rire. Ils étaient bien réglés, on eût dit des pions de dames.

Puis, Alphonse, son amant prit la parole comme pour faire des civilités.

- Voici Sophie, ma belle Sophie. Voilà bien des années que nous sommes ensemble. Notre union n'est plus cachée. Si je ne vais pas avec toi à Etoudi ou à certaines manifestations, tu comprends que c'est parce qu'il y a une femme qui a ma bague. Mais pour le reste, c'est toi. Je t'ai fait venir ici pour te faire une confidence. D'ailleurs, ne t'inquiète pas. Ces gens que tu vois-là, bientôt, vous serez toujours ensemble. Ce sont tes hommes de main. Ils ont quelque chose à te dire.

- D'accord ! marmonna Sophie, jetant un regard aux alentours comme pour rechercher la sécurité.

Puis, l'un des hommes masqués prit la parole.

- Madame chef, nous voulons être votre ami ce soir. Vous voir le chef là, lui fait tout pour moi. Mais comme chef-là, est très bon et a dit à nous qu'il t'aime beaucoup, lui, nous a présenté à vous pour amitié. Chef-là que tu vois a de grandes choses pour toi et pour nous. Mais comme il a peur de te dire ce qu'il veut te dire, comme il t'aime beaucoup, lui m'a chargé de te dire qu'il veut prendre la place de Jules, ton frère. Oui ! Il veut prendre sa place. Tu vois, c'est pour assurer notre bonheur.

Après ces mots, un silence se fit sentir. Sophie regarda fixement son amant. Puis pouffa de rire. Et prit la parole.

- Qui sont ces gens-ci ?
- Ce sont mes hommes de main, répondit son amant.
- Et pourquoi tu les amènes pour me faire une confidence ?
- C'est parce que ...tu sais toi-même...
- Non ! répliqua-t-elle. Si tu veux me dire des choses, soyons à deux. Est-ce la première fois que tu me demandes des vies et que je te les donne ?
- Non mon amour !
- Alors !
- Pardon !
- Alors, tu veux prendre la place de Jules. Et pourquoi seulement sa place ? N'ya-t-il pas d'autre poste important dans ce gouvernement ?
- Tu sais qu'il est bien en vue et que te dire, c'est lui qui est pressenti pour remplacer le Prince.
- Ah bon !
- Si.
- Et que veux-tu que je fasse ?
- Donne-moi sa vie.
- Et pourquoi ?
- Pour que je devienne ce qu'il est et plus que cela.
- Mais tu me demandes des choses impossibles.
- Si ! Mais tu m'as déjà apporté des choses plus que cela.
- Plus que la vie de mon frère ? Je ne crois pas.
- Notre avenir en dépend.
- Tu me fais rire !
- Ah bon !

Un des hommes masqués s'affairait à ouvrir la bouteille de Grants posée sur la table. C'était la préférence de Sophie. Tous prirent un verre.

- Alors ?
- Alors quoi ? Tu me prends de cours.
- Mais cela fait depuis des années que tu sais cela. Je ne t'ai rien cachée. Ma chérie. C'est pourquoi, ce soir, je suis venu avec mes hommes de confiance pour que tu témoignes toi-même de mon sérieux.
- Ok. Mais tu sais que je ne puis le faire de mes mains. J'ai mon équipe. Tu leurs donnes combien ?
- C'est toi qui fixes le prix.
- Bon...
- C'est peu. Il faut encore ajouter. C'est quand même la tête de mon frère.
- Ok. J'ajoute....
- C'est d'accord. Nous sommes aujourd'hui lundi. Avant la fin de cette semaine, tout sera fait.
- O ma chérie. Tu es formidable. C'est pourquoi je t'aime.

L'amant sortit de sa poche la kola qu'il avait achetée à Mballa 2. Il la fendit en fins morceaux et chacun prit le sien. Au moment où Sophie voulut prendre le sien, toutes ces mains mâles se posèrent sur la sienne.

- Nous comptons sur toi. Sa mort va nous ouvrir de grandes chances et c'est toi, toi Sophie qui sera la principale bénéficiaire. L'Europe, l'Amérique, Dubai, les affaires...tout cela va être à toi. Le Prince n'est pas encore de retour. Il peut changer les choses. Et comme il aime bien Jules, j'ai peur qu'il peut retarder les choses, en attendant qu'il se rétablisse.
- Jusqu'à ce point ?
- Mais chacun a ses hommes de confiance et ton frère fait partie des hommes du dernier carré.
- Ah bon !
- On ne t'apprend rien sur ton frère. Tu peux d'ailleurs toi-même le constater.
- Je ne le savais pas.
- Sache-le donc ce soir.
- Et pourquoi lui en vouloir ?
- Non ! Sophie ! Ne pose plus ces questions. Comme l'union fait la force. Nous rassemblons nos mains pour qu'avant cette fin de semaine, Jules ait définitivement quitté la scène politique et publique.

Puis, ils ôtèrent leurs mains et chacun prit son morceau et ils se mirent à le broyer et l'accompagner du whisky. Une bouteille de vin rouge fut ouverte. Puis quelques gouttes versées sur le tapis de l'hôtel pour sceller le pacte. Un des hommes de confiance de Bonaparte, Baltazar, moustachu et vêtu d'un gros pardessus kaki ouvrit une des mallettes posée à même le sol et sortit une grosse

enveloppe. Il y avait de l'argent. Il la remit à son patron, qui sans l'ouvrir la remit à Sophie avec deux mains. – Voilà, dit Bonaparte, je te le remets avec deux mains, signe de déférence. Maintenant, à toi le job.

C'était une forte somme d'argent qui lui avait été versée. Réservee comme à ses habitudes, elle ne dévoila pas le montant. Puis, Sophie vida son verre et on lui en versa de bonnes gouttes.

Plus d'une heure et demie les y trouva. Comme le marché était conclu et que les parties semblaient être tombées d'accord, Sophie fit un geste de fatigue. Son amant comprit qu'elle voulait se reposer. Il descendit l'accompagner caressant de temps en temps son dos. A leur séparation, l'amant lança à Sophie.

- Dors bien, mon amour.
- Toi de même chéri. Je t'embrasse.
- Je t'aime.

Ce « Je t'aime » n'était pas banal ; il était fort. Seulement, que de couples ne le disent pas à leurs conjoints dans leur foyer. Ce groupe de mots est-il si fort qu'il peine à être prononcé et n'est réservé qu'aux situations rocambolesques ! Ce n'était pas le regard d'Alphonse, accompagnant le départ de Sophie qui trahissait son amour pour elle. Il l'aimait bien. Il l'aimait plus que tout. Elle était confondue à ses ambitions politiques et un tel amour ne demande souvent que ce qui est au-dessus de l'amour. De grands sacrifices et des preuves d'amour toujours constants au point où c'est sa propre vie qu'on laisse sur le carreau. Mais de telles réflexions ne sont qu'œuvre de philosophe. Les acteurs dans l'amour font leur théâtre et tout coule du naturel. On ne peut pas être sur un terrain de football et juger qu'on est piètre footballeur. Il est donc fort opportun que, Alphonse, enfoncé dans son amour pour Sophie s'y perde ; et que Sophie s'y fie tellement qu'elle ne savait plus où mettre la tête. Alphonse rentrait tard chez lui à la maison ; conscient qu'il avait trouvé son bonheur dehors, il était moins exigeant chez lui ; il demandait peu de compte à son épouse ; et seul le sort de ses enfants le préoccupait.

Ces enfants, il peinait à les voir, pour une fois qu'ils étaient chez lui, vacances de fin d'année oblige. Le reste du temps, ces enfants étaient internés dans les prisons d'école. Ils y faisaient tout ce qu'ils voulaient. Le père leur accordant tout et remettant le sort de ses enfants entre les mains de l'école. La décharge était bonne. Combien de parents supportent encore de rester avec leurs enfants dans leurs maisons ? Les parents ont toujours du travail, ils sont toujours sous pression, ils ont toujours des missions, ils ne sont jamais là. Quand ce n'est pas rare, les enfants ont vite fait leur choix : dans le couple des conjoints, celui qu'ils aiment, c'est le conjoint qui ne leur demande jamais des comptes. C'est le conjoint qui leur donne beaucoup d'argent. Alphonse ne demandait jamais les comptes à ses enfants. Il les aimait amèrement ; mais il était absorbé par Sophie, les missions et les ambitions politiques. Donner des gâteries aux enfants, voilà ce qui lui revenait. Le reste, madame et l'école.

Madame, c'est lui qui avait fait d'elle ce qu'elle était devenue à Yaoundé. Elle n'avait donc pas de compte à demander. Il ne lui manquait de rien. Le reste, elle ne devait pas s'en occuper. Madame Alphonse, tacticienne ou naïve, avait tout compris : elle devait rester à sa place d'épouse loyale et fidèle. Etre toujours du côté de son époux ; avoir des amitiés limitées, mais beaucoup recevoir à la maison. Sa grande villa, accueille toujours du monde. On y fait à manger comme à des festivités tous les jours. Elle était comptable de formation. Elle avait fait ses classes au Lycée Technique Commercial de Yaoundé. Mais, elle mit fin à ses études en classe de secondes et deux années après, elle se maria avec une des personnalités les plus fortes de Yaoundé. Quatre enfants sont nés de cette union. Deux sont aux Etats-Unis ; deux autres à l'Internat. Mais la villa grouille aussi d'autres enfants de la famille qui sont aussi internés et n'y retournent que pendant les vacances. C'était une femme au foyer. Mais, elle était au-dessus de nombreuses dames au service. Elles lui devaient soit le travail, soit la réussite à un concours, soit le recrutement à un service ou une formation, soit...soit.

Le couple avait fait leurs enfants ; il les élevait avec toute l'attention possible ; même s'ils vivaient loin d'eux. La vie de couple n'avait jamais fait l'objet d'un scandale ou d'une demande de divorce. Madame Alphonse n'avait jamais ouvert ses oreilles aux ouïes-dires ni ouvert les yeux à ce qu'une femme curieuse découvre. Sa confidente, c'était son chapelet et peut-être l'association des prieuses de la Cathédrale à laquelle, elle appartenait depuis son enfance au Lycée. Aucun membre de sa famille ne connaissait le fonctionnement du couple et la vie de son mari. La discrétion dont elle faisait montre avait laissé des langues dire que son mari l'avait tellement dompté qu'elle n'était plus elle-même. Une chose l'aveuglait et personne ne pouvait savoir, quel était ce bandeau qui lui recouvrait les yeux, sans pourtant l'empêcher de voir et de bien tenir son foyer. Car, son époux de mari l'appréciait et chantait à tout le monde d'avoir reçu du ciel, Marie, Elisabeth, Anne, Rachel...tous ces noms, monsieur Alphonse les alternait dehors, lorsqu'il parlait de son épouse ; au point où, on ne savait pas quel prénom portait cette épouse, qui, en ces temps d'ingratitude affective, avait eu la rare chance d'avoir un époux, coureur de jupons, oser quand même parler d'elle avec tant de respect et d'affections à d'autres couples, à des amis ou à des concubines.

Parmi les armes qu'utilisaient monsieur Alphonse pour se vanter de son épouse, c'était qu'il l'avait connue dans le mariage ; autrement dit, sa future épouse n'avait pas connu d'hommes lorsqu'il avait fait sa rencontre. Cet argument, pour ce don juan était un objet de fierté. Cela semblait en valoir la peine. La course vers l'argent et la banalisation du sexe sont des maux de société. C'est un réel défi de prendre pour épouse, une jeune fille qui n'a pas encore connu les hommes. Monsieur Alphonse se prenait souvent pour Joseph. Seulement pour ce point, il s'en vantait et le fond de son cœur s'illuminait. Surtout que, malgré toutes ses escapades, son épouse ne semblait pas se déranger. Elle était égale à elle-même. On s'était demandé comment est-ce qu'une dame qui n'avait pas eu

l'heureuse chance de goûter aux délices de la Philosophie, de lire Epictète ou Epicure, pouvait-elle voir si haut et faire le va-et-vient, Ciel intelligible et Caverne, comme s'il n'y avait plus d'obstacles !

C'était rare. C'était un phénomène surprenant. Voir et entendre un mari parler en bien de son épouse ; cela faisait réfléchir. Mais ce couple avait ses particularités. Cette femme, noire de teint mais de teint noir bien entretenu, aux allures timides, d'un mètre soixante-sept, toujours tressée en nattes sans mèche, sans fards ni ongles, parlant très peu, mais toujours souriante, partageait une vie exceptionnelle ; si son époux l'appelait de tous les noms bibliques, elle n'en comportait que par son caractère ; et pourtant elle s'appelait Braun.

Chapitre troisième : LA OU ETAIT ENTERRE LE NOMBRIL

Le petit village de Modoumokala est situé à sept kilomètres de Sa'a, arrondissement de Sa'a dans la région du Centre, Département de la Lekié et à sept kilomètres du Pont de l'Enfance. On y trouve surtout le peuplement manguissa. C'est un peuple réputé fort et travailleur. Ses filles en partie sont réputées être de bonnes épouses dans tous les sens du mot : dans les plantations, à la cuisine, et surtout dans la satisfaction sexuelle de leurs époux. Sur l'aspect culturel, le folklore est animé par la danse Minkan ; danse célébrée lors des grandes cérémonies. C'est une danse qui se fait avec les épaules. En bougeant au même moment les épaules et les pieds en signe d'accord, on dirait le battement des papillons. C'est un village qui est traversé par de nombreux cours d'eaux. Mais, parmi ceux-ci y coule un plus petit dont la fonction principale est d'alimenter les habitants du petit village de Modoumokala. Il ne court pas aussi vite que les autres. Son lit est fécond car poissonneux. Ses terres sont fertiles et d'abondantes récoltes saisonnières font la fierté de ses habitants. Couché sous les petites herbes, il existe par le bruit sournois de ses coulées et seul le passant qui le traverse par deux morceaux de bois pourris confirme son existence. De part et d'autre, il y a des vergers et une fontaine d'eau creusée sans doute par les allemands. Puis un petit hangar servant de lieu de pèlerinage et d'expiation des péchés. Si de nombreux habitants des contrées voisines l'appellent parfois Vodka, du fait du vin de palme qui y coule à flot, ce n'est pas par ce vin que le village de Modoumokala est célèbre. Il est l'est par autre chose.

Il y a donc plus de soixante-sept années à ce jour, c'est-à-dire, le quatre novembre 1945 qu'est né ce monsieur Jules Amvi. Alors que sa maman allait chercher un peu de bois dans la caféière, elle ressentit les contractions et le mit au monde. Ses premiers langes furent les feuilles de bananiers. Et le petit couteau qu'elle avait sur elle lui permit de couper le cordon ombilical. C'est bien après que tout le village fut mis au courant. Le petit village de Modoumokala si calme, si paisible, on aurait dit un jardin abandonné d'agneaux, le petit village de Modoumokala avec ses toits en paille de raphia et ses pistes couverts de parts et d'autres d'excréments de porcs et de bétail, le petit village de Modoumokala conduisait tous ses habitants portant des rejetons de bananier, des Bibles à la main, du vin de palme vers la case de Pâ Adalbert et de Mâ Théodora où venait de naître l'un de ses enfants.

Né, Jules fut immergé huit jours après ses premiers vagissements dans le petit cours d'eau de son village. Le lendemain, ce fut la sorcière du village qui l'initia dans le panier à feu pour le rendre viril et indomptable.

Plus tard, le prêtre blanc de l'époque qui le baptisa avait repris une parole de la Bible : de ce vieux tronc, naîtra un sauveur.

La nuit de cette naissance se fit dans une grande obscurité. Le village n'a pas d'électricité. Hier et aujourd'hui n'ont pas changé pour ce qui est des grandes réalisations. Seuls l'exode rural et quelques bâtiments encombrant la vue des gens qui y passent. Même les étoiles au ciel n'avaient pas scintillé. Le grand hibou, perché sur le faite du grand baobab du village n'avait pas hululé toute la nuit ou les nuits précédentes pour annoncer une naissance. La sage femme qui passait de camp en camp pour annoncer les événements qui allaient suivre, ne fit pas la ronde. Le grand serpent qui pleurait souvent toutes les nuits vers minuit ne le fit plus. Et la petite lumière qui scintillait souvent tous les vendredis soirs, au fond du cours d'eau, à la remontée des vieillards ne brilla plus. Le seul phénomène qui marqua les esprits, ce fut le bruit devenu insupportable des petites vagues qui provenaient de ce cours d'eau. Les vieillards ne comprenaient plus rien. Mais ils se turent. On eût cru à un mauvais présage. Mais cela s'apparentait à un jeu de tour du ciel. Cette nuit naturelle qui était descendue dans ce petit village n'était pas chaude et douce. Elle était brumeuse et orageuse. A chaque heure de cette nuit, le tonnerre grondait. Et de gros éclairs serpentaient le ciel. On avait caché la maman dans un coin de la petite case. Mais cette cachette ne représentait rien. Le vent y soufflait. La vieille case s'inclinait. Mais le nouveau-né et la maman furent néanmoins protégés des intempéries.

Ce village qui n'avait rien de superbe, n'attendait pas un sauveur comme l'avait déclaré le prêtre. Les hommes ne croient que très rarement aux prophéties; car, ils règlent tout à l'aune de leurs prédictions et au rythme des morts et des exodes, et ainsi, devient-il prétentieux de songer encore aux paroles d'un homme de Dieu. De plus, avec la prolifération des diseurs de bonne aventure, tout devient dubitatif et la vraie prophétie n'est pas différente de la fausse; d'ailleurs, c'est ce qui se réalise vite qui marque les esprits. Et puisque ce qui marque souvent l'esprit est une comédie du malin génie, cela retient l'attention et fait foi. Que de mensonges notre monde connaît-il, rendus officiels pour satisfaire la peur de mourir d'untel puissant. La parole du prêtre comme toute prophétie qui n'a pas de signe ostentatoire avait été vite oubliée et tous les habitants s'affairaient à leurs travaux champêtres. Voir son enfant décrocher le CEPE devenu aujourd'hui CEP, était un accomplissement. Affronter la barbarie sauvage des grands arbres était le lot quotidien de ces enfants, nés avant les indépendances et qui devaient faire des études. Et sortir sa tête de l'eau s'apparentait à un rêve creux car aucune famille n'avait quelque chose de particulier. Aucune prédiction ! Aucun signe. Tout était normal et même banal. Surtout que, à côté de cette forêt, c'est grâce aux coulées de raphia encore debout ou abattu et les cabosses de plantations de cacaoyers qu'on envoyait ses enfants pour des études. Les chefs de village y avaient contribué amplement : ils forçaient les familles à envoyer leurs enfants à l'école. Jules fit aussi les siennes grâce aux petits commerces et aux grandes ventes. Il fut à Sa'a, puis à Yaoundé et enfin en France.